



Béatrice et la télévision,
1973.

MADELEINE DE SINÉTY, LA DÉCOUVERTE D'UNE ŒUVRE

Le centre d'art GwinZegal, à Guingamp, expose un ensemble d'images en couleur inédites de la photographe, reflets d'un village de Bretagne entre 1972 et 1990. Une véritable révélation !

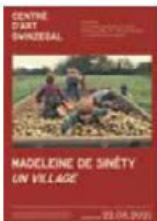
Par Anaël Pigeat

« Le 1^{er} juillet 1972, alors que je remontais vers Paris après un voyage dans le sud de la Bretagne, je me trouvai soudain bloquée par le flot des Parisiens se précipitant sur la côte en ce premier jour de vacances. Je quittai la nationale encombrée pour une petite route de campagne et décidai de m'arrêter pour la nuit dans le village le plus perdu que je puisse trouver. » Ce jour-là, Madeleine de Sinéty devine peut-être que son existence va changer. Quelque temps plus tard, elle quitte tout pour s'installer dans le village de Poilley, où elle passe dix ans, seule et libre. Née en 1934, Madeleine de Sinéty fait les Arts déco – pas les Beaux-Arts, car sa famille s'y était opposée – et mène une vie de dessinatrice pour des magazines. Elle est même l'auteur d'une affiche de film, « L'ours et la poupée » – ce qui lui fait rencontrer Brigitte Bardot ! Elle part, avec l'idée de faire une œuvre, donner à voir la vie de ce village.

La remise au jour d'une artiste est un événement rare, surtout lorsqu'on apprend que son œuvre compte plus de 50 000 clichés et quelques heures de film super-8.

Le centre d'art de GwinZegal révèle le travail photographique de Madeleine de Sinéty à Poilley dans une bouleversante exposition. Son projet n'est pas politique. Mai 68 et les révolutions psychédélicques ne sont pas ses combats. Elle suit un chemin singulier, humaniste et esthétique. Pendant les week-ends et les vacances, elle reçoit la visite de son mari, Daniel Behrman, un journaliste américain qui travaille à cette époque à l'Unesco. Au début, dans le village, on se demande s'ils ne sont pas des espions, tant leurs profils à tous les deux détonnent dans cet univers... Mais dans les témoignages de quelques habitants filmés à l'occasion de l'exposition de GwinZegal, on perçoit que « Madeleine » demeure à la fois cet être venu d'ailleurs et parfaitement intégré à ce paysage, avec ses deux fils qui naissent quelques années plus tard. Elle photographie du matin au soir, systématiquement et avec détermination, jusqu'à ce que les villageois finissent par oublier sa présence.

Les négatifs et les diapositives de Poilley, confiés par son fils Peter Behrman de Sinéty au musée →



« Un village »,
au GwinZegal à
Guingamp, jusqu'au
22 août.

© Madeleine de Sinéty.

**Elle sait
qu'elle montre
un monde
en train
de disparaître**

→ Nicéphore Niepce à Chalon-sur-Saône, comprennent 33 000 photos couleurs et 23 000 en noir et blanc. Parmi ces images, rangées dans des boîtes étiquetées, se succèdent les scènes domestiques, l'école, la vie des champs, les jeux, les fêtes et les cérémonies... Quelques personnages apparaissent souvent, ceux dont elle est le plus proche: le père Gus, Béatrice Touchard, Maria Demoual, mère Fine... Il y a dans ces images l'effet d'une collecte ou d'une tentative d'inventaire, et une grande présence du hasard: «Madelaine fait les choses, elle sait exactement ce qu'elle fait, et en même temps elle ne le sait pas encore. Ses images sont intuitives», dit Peter Behrman de Sinéy. Alors comment passer de 50 000 images à 500? C'est le remarquable choix de Jérôme Sothier, codirecteur de GwinZegal. Certaines images sont d'une beauté fulgurante, et portent l'empreinte de la peinture, comme la femme avec sur l'épaulé une boîte de foin qui fait deux fois sa taille, la ronde en clair-obscur qui a des accents brueghéliens, ou l'immense champ labouré par deux chevaux petits comme

des jouets. Les animaux ont des airs d'éternité et les rituels sont ancestraux, comme la scène de la mort du cochon, abondamment documentée. Ce qui différencie Madeline de Sinéy de certains photographes documentaristes, c'est la proximité qu'elle entretient avec ses sujets. Certaines scènes sont empreintes d'un humour tendre, comme le match de foot dont les joueurs auraient pu être croqués par Honoré Daumier. Les enfants ont des regards graves et, de temps en temps, ils rient aux éclats.

Elle sait qu'elle montre un monde en train de disparaître. Juste avant de quitter Paris pour Poilley, elle réalise une série de films à la gare Montparnasse et dans des trains entre Guingamp et Paimpol - déjà la Bretagne - sur les dernières locomotives à vapeur. Elle a charmé les conducteurs, et peut-être aussi apprivoisé ces grosses machines fumantes. Puis en 1972 elle vend sa caméra pour acheter un nouvel objectif, et c'en est fini pour elle du cinéma. Elle consacre définitivement sa vie à la photographie. Les images de découpage du cochon, l'allumage d'une cuisinière à gaz ou →



Famille Demoual, août 1974.

Le pas au Loup, 1972.



« Un village », de Madeline de Sinéy, éd. GwinZegal, 180 pages, 35 euros.

PARIS MATCH DU 22 AU 29 JUILLET 2021



Les foins, Marie Touchard, 1974.



La charrette de pommes.



Le père Gus.

→ des jeux d'enfants dans une charrette de pommes sont comme une intense mémoire collective. «J'ai l'impression d'être devant un théâtre de gestes», remarque Jérôme Sothier.

Ses cahiers sont un autre volet de son œuvre, qui n'avait jamais été montrés. Ils sont numérotés et font le récit simple et captivant de cette vie à la campagne. Le ton est parfois un peu plus mordant que celui des images. «De temps en temps, j'invitais tout le monde à une projection de diapositives. Il fallait transporter, de l'église à la salle des fêtes au plancher de terre battue, assez de bancs pour asséoir tous ceux qui venaient voir, au milieu des cris et des rires, leur propre vie, leur travail de tous les jours, étonnés de trouver cela si beau», écrit-elle encore. Il y a à la fois quelque chose des projections de Jean Rouch ou du cinéma ambulancier, des conversations ancestrales autour d'un feu aussi - à la différence près que ces projections sont destinées aux héros mêmes des images. On ne connaît pas de trace de l'enchaînement des diapositives, seulement l'écho

d'un sentiment de communauté qui résonne. En 1981, Madeline de Sinéy quitte la France pour les États-Unis, où elle continue de photographier et où elle travaille à ses tirages en noir et blanc. Elle revient à Poilley en 1990 et y réalise quelques-unes de ses plus belles images, comme cette femme âgée se brossant les cheveux.

Dans les années 1990, son œuvre devient publique à travers le Maine Photo Workshop, fréquenté notamment par Lucien Clergue, Ernst Haas et Mary Ellen Mark, qui détiend ardemment son travail et la met en contact avec l'historien de la photographie Jean-Claude Lemagry, à Paris. Quelques expositions de ses images en noir et blanc sont organisées, notamment au Museum of Art de Portland et à la BNF en 1996. Madeline de Sinéy disparaît en 2011, laissant des milliers de diapositives sur lesquelles elle n'a pas eu le temps de travailler. Pour Pierre Guyotat qui a vu ses images, «ces photographies, c'est le monde tel qu'il est». Découvrir une œuvre est un grand bonheur, comparable à celui d'imaginer ce qu'elle a encore à offrir. ■ ■ ■

Anali Pigat

PARIS MATCH DU 22 AU 29 JUILLET 2021